TEMPERATURE

Du 6 octobre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	80	27
Midi.....	84	29
3 P. M.....	84	29
6 P. M.....	84	29

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 6 octobre—Indications pour la Louisiane— Temps —beau mercredi; plus frais et plus frais jeudi vents frais du sud.

Russie et Japon.

Rien d'intéressant à suivre du regard comme la marche lente, mais constante et sûre, de la Russie à la conquête de l'Extrême-Orient, depuis plus d'un quart de siècle. Les Russes ont tout d'abord apparu en Chine comme protecteurs de l'ordre, comme les défenseurs légitimes de leurs travaux de chemin de fer à travers la Sibérie. Peu à peu ils ont mis le pied sur la Mandchourie qu'ils ont entrepris d'administrer à leur façon. Il était assez difficile d'arrêter leur marche, d'entraver leurs actes, ils rendaient de véritables services au pays et ils ne faisaient pas ouvertement acte de souveraineté. Ils envahissaient mais ils se déclaraient toujours prêts à évacuer, et plus d'une fois, dans quelque question de détail, il leur est arrivé de céder, mais en se réservant toujours derrière eux une porte ouverte qui leur permit de reprendre le lendemain possession du terrain abandonné la veille.

C'est ainsi que, avec le temps, ils sont parvenus à se rendre les maitres à peu près absolus de l'immense province de la Mandchourie, mais toujours à titre provisoire, et en annonçant à tout moment une évacuation qui ne s'effectue jamais.

Jusqu'ici la Mandchourie seule avait été mise en question. Voici venir le tour de la Corée, vaste contrée qui forme, elle seule, un empire et que convoite également la Russie, mais où elle rencontre un adversaire plus redoutable que les autres, parce qu'il est voisin et que, dans ses nouvelles transformations, il a retrouvé une seconde jeunesse plus virile et plus énergique que l'ancienne.

Le Japon est, dans la situation actuelle, un nouveau facteur avec lequel il faut compter. Il est complètement modernisé et, à la rigueur, il pourrait se mesurer avec plus d'une grande puissance de l'Europe.

Reste à savoir quelle attitude ces puissances prendront à son égard. La Russie peut avoir des jaloux, mais elle est puissante et le Japon ne s'aventurera pas dans une lutte avec elle, sans être à peu près sûr de la victoire.

Aujourd'hui, comme toujours, il s'agit d'une évacuation que demande à grands cris tout l'empire du Japon.

Le Tzar déclare que pour le moment l'évacuation est impossible. Le Japon, armé et puissamment aidé comme il l'est, insistera-t-il? Toute la question est là.

Mais s'il faiblit quelque peu, il prépare une nouvelle victoire à la Russie, qui en a déjà remporté tant d'autres sur le même terrain.

Aveuglement de la Colombie.

Plus on étudie la question si compliquée, si vexatoire, nous dirions volontiers si insoluble en apparence, et pourtant si simple et facile à résoudre en réalité, du canal isthmique, moins on comprend la conduite du gouvernement et des populations de la Colombie. Ce malheureux pays semble frappé de folie; il travaille à sa perte avec un acharnement inconcevable. C'est un véritable suicide qu'il commet. Il n'y a pas une seule contrée au monde qui soit plus favorisée du ciel; elle jouit d'un climat admirable. Son sol est d'une fécondité sans pareille. Elle possède des mines d'une richesse inépuisable, en métaux précieux surtout, et c'est de là que les Espagnols, à l'époque de leur splendeur, ont tiré presque tout l'or qui les a enrichis.

Elle a tous les trésors, toutes les ressources matérielles qu'elle peut imaginer et souhaiter.

Que lui manque-t-il pour devenir une des premières puissances du globe? L'énergie, l'esprit d'entreprise, le capital, trois choses sans lesquelles on ne fait rien de grand.

Or, ces trois choses, l'énergie, l'esprit d'entreprise, le capital, elle les possède ou, si elle ne les possède pas en propre, elle peut les trouver chez un peuple avec lequel elle est en perpétuel contact et qui peut l'aider puissamment à tirer parti de tous ces avantages; nous voulons parler des Etats-Unis. Et c'est justement aux Etats-Unis qu'elle fait une guerre constante. Pourquoi cherche-t-elle à s'attirer parmi eux des inimitiés, quand il est de son intérêt de s'en faire de chaleureux amis?

Elle n'a qu'un mot à dire pour s'acquérir de l'Union le plus précieux de tous les concours, et ce mot, elle ne les prononce pas; et s'il lui arrive d'ouvrir la bouche, c'est pour jeter un cri de guerre contre ceux qu'elle devrait attirer à elle!

Voilà la situation aussi insensée qu'antipatriotique où s'est placé le gouvernement de la Colombie vis-à-vis de celui de l'Union.

Puissent les fautes qu'elle a commises jusqu'ici ne pas lui occasionner des désastres irréparables!

Manœuvres comiques.

Un curieux incident a marqué les dernières manœuvres navales allemandes.

Une flotte ennemie était supposée essayer de forcer l'entrée de l'Elbe que défendaient des troupes. La premiere attaque fut repoussée, à la faveur d'une tempête. Les soldats, massés sur le bord du fleuve, rentrèrent alors dans le bivouac et déposèrent leurs fusils dans une cabane pour les mettre à l'abri de la pluie.

Soudain, on sonna l'alarme. On se hâta, mais il fut impossible de retrouver la clef de la cabane où les armes avaient été remisées; de telle sorte que l'ennemi remporta la victoire sans avoir rencontré la moindre résistance.

LA Nouvelle-Orléans

Nous empruntons au "Figaro" l'article suivant écrit par M. Jules Huret, qui a passé quelques temps dans notre ville le printemps dernier:

Un soir de la fin de février, soir glacé par une bise mauvaise, la lassitude du froid et de la neige me prit. J'avais lutté pendant quatre mois, chaque jour plus difficilement, contre la morne hostilité des éléments, il me semblait par instants que mes veines charriaient, au lieu de sang, quelque chose de froid et d'aigre, comme du sel liquide ou un jus acide.

Or, un soir, en lisant un journal, je vis que nous approchions du carnaval, et que la Nouvelle-Orléans se promettait, comme chaque année, des fêtes splendides. Je ne réfléchis pas plus longtemps et ma résolution fut aussitôt prise. Au lieu d'aller à San Francisco, but extrême de mon voyage, par Chicago, Saint-Paul, le Colorado et le lac Salé, où le froid continuait à sévir terriblement, je résolus d'intervertir l'ordre de mon itinéraire et de descendre aussitôt vers cette Louisiane que j'apercevais de loin comme une oasis dans un rayon de soleil. Car ce qu'il me fallait, je le sentais bien, c'était du soleil, un peu de gaieté au ciel, un peu de printemps pour clore cet hiver qui ne voulait pas finir. Je commençais à comprendre la souffrance des plantes et des animaux émigrés dans des climats ennemis.

Je dis donc ardemment adieu au paysage de fer, de fumée, de neige de Pittsburg et de Cincinnati, et vingt quatre heures après, en me réveillant dans le lit bas du pullmann, je vis derrière le rideau de la vitre ensoleillée que nous avions décidément quitté la région des neiges! Le soleil joyeux, le soleil divin, baignait la campagne verte! On sentait, on devinait qu'il faisait chaud au dehors.

Je suis donc en Louisiane, le pays des oiseaux-moqueurs, des lianes, des beaux chênes, du Mississipi, Père des Eaux, des bayous où dorment les crocodiles, des plantations de coton et de canne à sucre, le pays des serpents et des fleurs!

Au lieu des durs horizons glacés habituels, voici que s'étendent des forêts inondées d'eau dormante, des arbres droits dressés vers le ciel doux, des racines d'arbres, des troncs abattus, des lianes impénétrables, des ronces, des feuillages de palmiers nains flottent sur l'eau jaunâtre. Le train traverse ces contrées marécageuses. Puis apparaissent des maisons de bois peint en vert tendre, des nègres et des négresses sont assis sur les seuils, les femmes fument des pipes courtes, et, ô joie! leurs têtes sont coiffées de turbans jaunes ou d'amples coiffes-cabriolets du siècle passé, qui les abritent contre le soleil. Je dévore ce spectacle avec une allégresse que je ne peux pas rendre.

Le soleil fait pleurer mes yeux ravis. Je le sens chaud et caressant à travers les vitres. Toute la glace, tout le sel fondu de mes veines s'est évaporé, mon sang coule vite et tiède, et bientôt je ne sais plus bien ce qui met cet enchantement dans mon être, si c'est la jouissance physique du climat naturel retrouvé ou la surprise soudaine, là, sous mes yeux, de ces paysages et de ces héros vivants de la "Case de l'oncle Tom".

Les nègres et les négresses sont là, assis, dans cette demi-cage à poules, l'air sérieux, l'œil inquiétant. Je me sens très choqué de cette marque si brutalement méprisante et si despotique de la domination du blanc. Choqué et étonné aussi. Car jusqu'à présent — et voilà quatre mois que je suis ici — c'est la seule marque frappante de la non-égalité des citoyens de "la libre Amérique"; cela me défrise un peu. Et, un court moment, je boude la Louisiane! Mais voici que montent dans le tram des jeunes filles blondes et brunes, la peau chaude et dorée comme de la cassonade, coiffées de chapeaux bergère avec beaucoup de rubans très éclatants, mais qui leur siéent à merveille et qui s'harmonisent avec la coruscation du soleil. J'oublie l'ostracisme injuste des nègres, qui, d'ailleurs, n'ont pas l'air d'en souffrir, et je me promets de m'informer des raisons de cette quarantaine.

Le tramway me dépose à l'hôtel Saint Charles qui est en fièvre. Il est comble, la ville est pleine, on est venu de tous les coins de l'Amérique pour assister aux fêtes du carnaval.

Aussitôt que je me fus assuré d'une chambre, je sortis pour prendre possession de la ville.

Dans les rues, les avenues, une foule bruyante et gaie, pas du tout brutale, qui parle haut, qui rit; les cloches des tramways mêlent leurs angélus au bruit des conversations. C'est une foule latine, c'est Marseille! J'entends parler français à chaque pas, et jamais ma langue ne m'a paru si douce. Des nègres, des négresses la parlent sans accent.

C'est le grand jour, c'est l'arrivée de Rex, le roi du carnaval. Il vient de son royaume imaginaire sur un vaisseau richement orné, paré de mille drapeaux, entouré des ducs de sa Cour.

La municipalité et les hôtes de marque vont à sa rencontre sur le quai du Mississipi.

Quand il descend à terre sur le quai du Mississipi, dans le soleil ardent, habillé d'étoffes magnifiques, couronné et le sceptre en main, la foule l'acclame. Cette année, il y a là l'amiral Schley, le vainqueur de Santiago, le général Wheeler, de la guerre de Sécession et de Cuba; il y a aussi les officiers du "Tage", qui ont envoyé des invitations à assister sur leur navire à l'arrivée de Rex. Je distingue leurs casquettes galonnées, leurs favoris et leurs barbes noires. Tous, dans des landaus, une décoration carnavalesque à la boutonnière, escortent le Roi et les ducs, montés à présent sur des chevaux somptueusement caparaçonnés.

Ce cortège officiel, ces gens graves, ces administrateurs et ces guerriers qui se prêtent gaiement à cette pompe de carnaval, suffiraient à faire penser que nous sommes loin de la Nouvelle-Angleterre! Mais je n'ai vu nulle part, dans ce pays, tant de figures riantes, tant d'allures rapides, tant de gestes, tant d'exubérance. C'est bien Marseille, avec son mélange cosmopolite de Levantins au teint bronzé, avec ses quais animés, son ciel bleu, son rayonnant soleil.

Le cortège traverse la ville pavoisée d'étoffes multicolores et de drapeaux. Le Roi salue aux applaudissements de la foule. C'est la préface des fêtes qui vont se dérouler pendant deux jours encore.

Je restai dehors jusqu'au soir. Je ne pouvais me décider à m'arrêter, ni à m'asseoir, ni à rentrer.

Je visitai le quartier neuf, le quartier américain proprement dit, l'avenue Saint-Charles et ses alentours.

La Nouvelle-Orléans est incontestablement et de beaucoup la plus jolie ville que j'aie jusqu'à présent rencontrée en Amérique, et l'avenue Saint-Charles est la plus belle voie de La Nouvelle-Orléans.

Longue d'une dizaine de kilomètres, plantée de trois rangées d'arbres, avec des pelouses verdoyantes, parcourue par deux lignes de tramways rapides qui ne gênent en rien la circulation tant l'avenue est large, bordée de maisons et de villas ravissantes, elle réalise l'idéal d'un quartier riche aux abords d'une grande ville commerçante: une sorte de Neuilly tropical. Dans les rues transversales qui la coupent tous les cents mètres, élégants hôtels privés, des cottages ravissants couronnés de fleurs. Les villas sont pour la plupart en bois avec balcons de fer ouvragé —c'est le style colonial, avec portique grec et colonnes, galerie circulaire, windows, en rotonde, —entourées de pelouses vertes, de parterres de pensées, d'arbres splendides, palmiers, magnolias, acacias, camélias, lauriers-roses, figuiers, et festonnées de rosiers grimpants qui sont en fleur à cette époque.

Sur les galeries, encadrées de clématites et de glycines, les gens se balancent lentement dans leurs fauteuils à bascule, des enfants courent sur les pelouses, surveillés par des négresses en turban jaune, des oiseaux piaillent dans les lilas, la poussière de la route garde l'empreinte des pas et des roues des bicyclettes, quelque chose d'enveloppant et de doux émane de la terre et des arbres, descend du ciel limpide. Les yeux caressants et noyés de langueur des femmes souriantes, la nonchalance de leur démarche, leur taille souple comme une liane et la musique de leur voix, s'harmonisent idéalement à la mollesse de la nature luxuriante, à la tiédeur odorante et paresseuse de l'air, à l'indolente flânerie des nuages dans le ciel. C'est une Espagne moins âpre, une Italie aussi voluptueuse mais moins nerveuse, un pays d'école buissonnière où l'on s'étonne de l'activité des habitants.

Je suis resté longtemps à La Nouvelle-Orléans, plus longtemps que partout ailleurs, autant pour me récompenser de mon long hiver stoïque, que pour essayer de pénétrer la persistance ou la fusion de la race française dans cette jeune civilisation anglo-saxonne.

Et j'ai vu que les Américains du Nord ont, en effet, apporté ici leur activité dévorante, leur esprit d'entreprise. Ils ont donné aux créoles le souci des réalités commerciales et industrielles, les ont rendus plus hardis, plus précis, plus entreprenants. Mais le soleil et les créoles leur ont rendu leurs cadeaux; ils les ont faits plus sensibles et moins rudes. Leurs façons n'ont plus du tout la raideur un peu glacée de la Nouvelle-Angleterre. Cette glace s'est dégelée à la chaleur et au sourire de la nature et des êtres. Le soleil a fondu, dissous les éléments trop absolus des races, et s'il ne les a pas amalgamés encore, il a accompli ce miracle de sociabilité de rendre des puritains gracieux, de sensualiser l'âme des fils des quakers. Comme celle des Français d'origine, la politesse des Américains de La Nouvelle-Orléans est réelle, souriante, empressée. Leur froideur originelle n'est vraiment plus qu'une retenue polie.

Quant aux créoles de la Louisiane (je parle de la classe cultivée), ils ont conservé cette fine fleur d'urbanité qu'on goûte surtout quand on en est privé. J'ai vu des représentants de ces vieilles familles françaises et espagnoles qui émigrèrent ici il y a un siècle et plus. Leur empressement courtois, leurs façons aisées sont des signes restés purs de leur atavisme. Chez les Fortier, les Castellanos, les Sonnet, les de Roaldès, les Chaffray, les Capdevielle, par exemple, il est impossible de se croire en Amérique. Les femmes y ont une grâce si riante, une amabilité si exquise et si simple, les hommes savent créer autour d'elles une atmosphère de galanterie si délicate et si respectueuse, une civilité si fine et toujours en éveil, qu'on pense malgré soi que les traditions se sont conservées plus pures peut-être dans l'émigration, comme une graine précieuse qu'on a peur d'épuiser trop vite.

JULES HURET.

AMUSEMENTS.

ST CHARLES ORPHEUM.

Chas Dickson, avec sa joyeuse comédie—"A Pressing Matter"—et J. Morton, avec ses amusants monologues, font depuis un jour ou deux salle comble à l'Orpheum, sans compter les autres artistes, comédiens, chanteurs, danseurs, acrobates, jongleurs, qui complètent la soirée.

L'Orpheum n'a jamais été plus en veine de succès.

THEATRE CRESCENT.

Ceux qui ont écrit, monté et joué "Pickings from Puck" ont bien évidemment voulu amuser le public du Crescent, et ils y ont parfaitement réussi.

Impossible de rêver une pièce plus bouffonne, et ceux qui ont assisté aux premières représentations ne regrettent pas leur argent.

C'est un prodigieux succès de rires.

THEATRE TULANE.

Il n'y a plus à en douter: "When Johnny comes marching home" est un franc et loyal succès, succès de pièce, succès d'acteurs, succès de musique et de mise en scène. Les costumes d'hommes et de femmes sont de toute beauté et la figuration est de tout point irréprochable, et l'on ne peut qu'envoyer de chaleureux applaudissements aux principaux rôles: MM. Thomson, McGuckin, Carleton, Darcy, et à Mlles Lou Harlon, Bell, Vaughan, Hayward et Beresford.

GRAND OPERA HOUSE

Il y a foule depuis dimanche au Grand Opera House. MM. Lester Lonergan, Hart, Deming, Socola, et Mlles Mabel Montgomery, Sanje, Melville, Flora Parker, viennent de s'y assurer une semaine de bravos bien mérités. La pièce tiendra triomphalement l'affiche toute la semaine.

La Fièvre Jaune à Laredo.

Presse Associée—

Laredo, Texas, 6 octobre — Le nombre actuel des cas de fièvre jaune comparé à celui d'hier montre une légère décroissance, dix-neuf nouveaux cas ayant été constatés aujourd'hui.

Les experts disent qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès récents de la maladie, car ils indiquent le commencement de la fin.

Le bulletin officiel publié aujourd'hui annonce 19 nouveaux cas, pas de décès, un total de 1.. cas et 2 décès jusqu'à date.

Les derniers avis de Minera, un centre minier situé en amont établissent qu'il y a eu trois décès sur cinq cas.

La situation reste la même à Nuevo Laredo, Mexique, où aucun nouveau cas n'est signalé.

A Monterey sept cas suspects ont été signalés au bureau de santé, dont trois parmi les enfants du défunt docteur A. G. Aldeman, la première victime de la maladie dans cette ville.

Les autres malades sont Mme Gonzales et ses trois enfants qui vivent près de la résidence de la famille Aldeman.

Plusieurs villes du Mexique ont établi des quarantaines contre Laredo.

Un rapport de Victoria, Mexique, dit que la situation s'y est beaucoup améliorée.

—o—

Location d'un Palais.

Presse Associée.

Berlin, Allemagne, 6 octobre—M. Leishman, ministre des Etats-Unis en Turquie, a loué le palais Corps, une des plus belles résidences de Constantinople, probablement en prévision de l'élévation prochaine de la légation au rang d'ambassade, d'après une dépêche au "Tageblatt".

—o—

Mort de Demetrio Iglesias

Presse Associée—

San Jose de Costa Rica, 25 septembre — Demetrio Iglesias, ancien vice-président du Costa Rica est mort aujourd'hui. Il a rempli les fonctions de président de la république quand son fils, alors président, est allé faire une visite au président McKinley.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 90 Commencé le 24 juin, 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

TROISIEME PARTIE.

UN TÉLÉGRAMME

V

Sir...

—Oui!....appuya Jailloux.... On peut s'arranger.....

Savignol garda le silence.

Au comble de la rage, Laverdac gronda:

—Moi, je vous donne à chacun vingt mille francs.

—Tu as entendu! gouailla le bookmaker.

—A ton tour, vicomte!

—Jailloux a raison, poursuivit l'aveugle..... Mettons la chose aux enchères. Il y a marchand à vingt mille!....Qu'est-ce que tu offres?....

—Plus que toi!

—Quoi donc?

—La cour d'assises et, suivant la part que chacun aura prise à l'opération, la Nouvelle, ou le couteau de Deibler!

—Assez! riposta le coulissier d'un ton farouche.... Nous avons confiance en Laverdac, et nous ne sommes pas des tafleurs!....

Savignol fit un pas dans la direction de la maison.

Puis, se plantant droit devant la fenêtre, les bras croisés:

—Vous me passerez sur le corps, dit-il, avant de toucher un cheveu de la tête de cette enfant!

—Eh bien, nous y passerons!

—Essayez!....J'appellerai au secours! On m'entendra dans cette maison, ou aux alentours!....Ma voix portera de l'autre côté de la rivière!....

Au comble de la rage, Firmin et Jailloux firent un mouvement pour se ruer sur l'imprudent.

Il recula d'un pas et s'écria:

—A moi!.... A l'aide!.... A l'assassin!....

Laverdac vociféra:

—Te tairas-tu, canaille!.....

Savignol, se mettant sur la défensive, répondit nettement:

—Je ne veux pas, entends-tu, Michel, qu'après avoir perdu Georges Davenesle, tu assassines sa fille!....

Le bandit poussa un rugissement.

—Ah! tu sais cela, vicomte!....Décidément tu es trop bien instruit!....

Guidé par la voix de son interlocuteur, il s'était rapproché du côté de celui-ci et, sournoisement, avait tiré de sa poche un couteau qu'il ouvrit dans l'ombre.

—Allons!.....Allez vous-en tous les trois, reprit Savignol, et cédez moi la place....Etes vous décidés?....

—Oui! répondit furieusement Laverdac.

D'un geste plus rapide que la pensée, il plongea l'arme dans la poitrine du malheureux.

Le vicomte tomba en jetant un cri.

—Tu l'as estourbi?.....murmura Jailloux.

—Il n'a que ce qu'il mérite! ajouta Jacobs en guise d'oraison funèbre....Mais pourvu que la gosse ne se réveille pas.....

—Non, fit Laverdac, cette petite exécution n'a pas fait de bruit....Allons, vous autres.... A la besogne!....

Le bookmaker était déjà grimpé de nouveau à son poste.

Avec la bague qu'il portait au doigt, il découpa prestement un morceau de la vitre.

—Tu as ce qu'il faut, Jailloux? ....demanda-t-il en se penchant.

—Voilà! fit celui-ci passant à l'escarpe improvisé une boule de mastic.

Jacobs en pétrit un morceau qu'il appliqua sur la vitre. Puis il donna un dernier coup de diamant qui la détacha complètement et, sans bruit, il attira à lui le morceau de verre.

Alors de sa main droite passée par l'ouverture, il fit jouer l'espagnolette....

Les deux bandits, escaladant la barre d'appui, pénétrèrent dans la chambre....

Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis le moment où Rolande était tombée sans connaissance devant le berceau vide de son enfant.

Son évanouissement n'avait pas cessé.

Avec des précautions infinies, les deux hommes se dirigerent en rampant vers le fauteuil où ils la supposaient endormie.

Jacobs se releva le premier.

Il tendit dans sa main un large foulard qu'il plaqua brusquement sur la bouche de la jeune femme et noua fortement sur la nuque.

Puis, en un clin d'œil, la saisissant par les épaules, il la mit debout.

A ce moment, accroupi derrière elle, Jailloux empoigna le bas de sa robe et la lui rabattit d'un seul coup par-dessus la tête, tandis que son complice, ôtant vivement la courroie qui entourait sa ceinture, en ligottait les bras paralysés de leur victime.

—Est-ce fait?.....fit au dehors la voix anxieuse de Laverdac.

—Oui, répondit Jailloux penché sur la barre d'appui.

—Eh bien, descends le premier....Jabobs nous enverra le colis par la fenêtre.

L'ordre de Laverdac fut exécuté.

Très robuste, le bookmaker saisit le corps de Rolande dans ses deux bras et le passa à ses deux associés.

Puis, sortant à son tour, il referma la fenêtre au moyen de l'espagnolette et poussa la persienne.

—Maintenant, ordonna l'aveugle, transportez la douzelle dans la guimbarde.

—Comment!.... fit Jailloux. C'est tout?

—On ne travaille donc pas à la dure? Interrogea Jacobs.

—Obéissez! trancha Michel.

—Soit! Mais pas besoin d'être deux pour cette besogne là, répondit le bookmaker....J'y suffirai.

—Alors, hâte toi.

Firmin reprit, entre ses bras d'athlète son fardeau inerte et se dirigea vers l'endroit où stationnait leur équipage.

Laverdac, du son bâton, tâtait le corps inanimé de Savignol.

—Imbécile!.... murmura-t-il. Il savait que cette petite était la fille de Davenesle, et il me croyait assez sot pour la tuer!.... Mais qui donc l'a instruit?

Bah! Nous nous occuperons de cela plus tard....

—Eh bien? questionna Jailloux, que faisons-nous du vicomte?....

Un bruit de pas se fit entendre.

C'était Jacobs qui revenait.

—J'ai installé la petite dans l'intérieur de notre véhicule.... Elle n'a pas bougé.

—Amour d'enfant, va!.....railla Laverdac....Maintenant, jetez-moi ce gentilhomme dans l'Oise.

Le bookmaker prit le corps de Savignol par les jambes, Jailloux le saisit par les bras.

—Adieu, Jean Louis!....prononça Michel.

Les deux hommes balancèrent un instant le corps et le lancèrent dans la rivière.

—Maintenant, prenons du large!....déclara le chef.

Il regagnèrent tous trois la voiture où Rolande était toujours inanimée.

—Pourvu qu'elle n'étouffe pas sous son bâillon! dit Jailloux.

—Sois tranquille!....Une fois en route, je lui donnerai de l'air, fit Laverdac.

Il ouvrit la portière.

—Quel gentilhomme, tout de même, que ce Savignol!.....Il avait compris que nous serions trop serrés pour revenir, et il nous a laissé une place!....

Jailloux avait déjà grimpé sur le siège, à côté de Jacobs.

Les chevaux repartirent.

Minuit sonna dans le lointain, à l'église du village....

On serait rentré à Paris bien avant le jour.

RENTRÉE AU BERCAIL

VII

La voiture qui emportait Rolande filait dans la nuit.

Laverdac, assis à côté de la prétendue Cécile, songeait à ce qui venait de se passer, et se réjouissait intérieurement du succès de son entreprise.

La victime de ce rapt était toujours sans connaissance.

En la sentant immobile, en n'entendant aucune plainte sourdre sous son double bâillon, l'aveugle le constata aisément.

—Diable! murmura-t-il. Il faut lui donner de l'air, à cette enfant.

Avec son adresse de doigté ordinaire, il délia la courroie qui serrait les bras de la jeune fille et rabattit sa robe en arrière.

Restait le foulard qui paralysait sa bouche.

Le retirer pouvait être dangereux.

Peut être la prisonnière allait-elle crier, appeler au secours, es